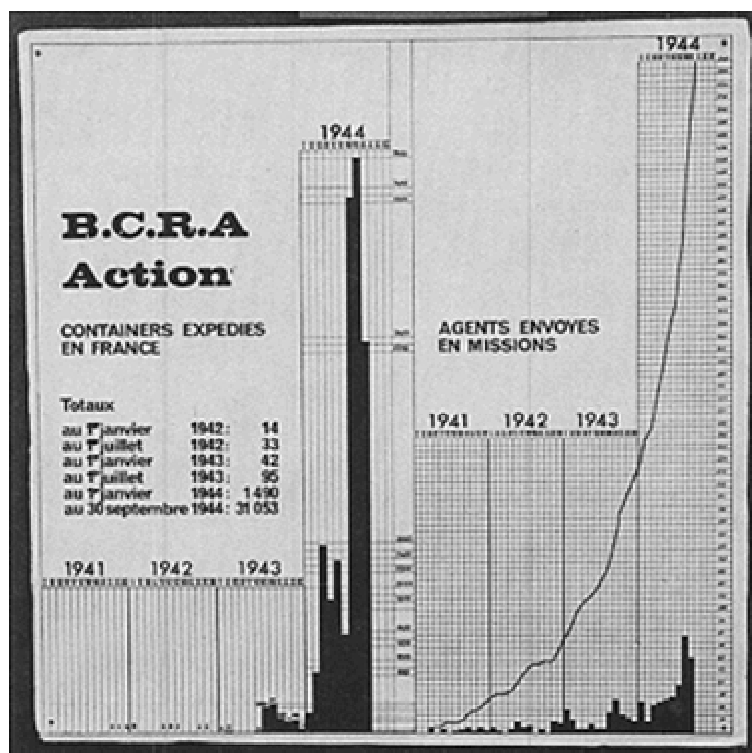


Les Réseaux Action de la France Combattante

*Comment on rejoignait les Réseaux Action
La Section Action/Mission du BCRA 1942-1943
Départ en mission
1, Dorset Square*



Comment on rejoignait les Réseaux Action en Angleterre

Dans la presque totalité des cas, le volontaire pour les Forces Françaises Libres s'était évadé de France pour rejoindre l'Angleterre, ou plus tard l'Afrique du Nord, en passant par les Pyrénées et en ne comptant que sur ses propres moyens⁴.

De 1940 à juin 1944, environ trente-trois mille volontaires ont tenté le passage. Ils étaient en 1984 environ six mille cinq cents survivants.

De toutes manières, par l'Espagne ou le Portugal, le candidat FFL évadé de France est invariablement arrêté. Quand tout se passe bien il ne reste en moyenne que quelques mois en prison⁵. Pour ceux qui n'ont réellement pas eu de chance, ils sont refoulés sur la frontière par les autorités espagnoles ou portugaises et remis, menottes aux mains, à la police de Vichy.

Sur les dix mille tentatives de passage de 1940 à la fin de 1942, environ deux mille Français ont été ainsi refoulés et neuf cent cinquante d'entre eux déportés en Allemagne. Durant cette même période on compte trois cent cinquante évadés de France par l'Espagne, morts pendant leur passage ou en internement ou tués par les Allemands.

A ce propos, il convient ici de témoigner, remercier et se souvenir des inappréciables aides morales et matérielles que prodiguèrent pendant cette période les représentants de la Croix-Rouge Internationale et les Ambassades et Consulats britanniques, à tous, sans aucune discrimination et sans aucun engagement.

Patriotic School

A de très rares exceptions près, tout étranger arrivant en Angleterre, en n'importe quel point et par un quelconque moyen, se voyait systématiquement dirigé ou, pour être plus exact conduit, à Patriotic School⁶, une ancienne caserne devenue en quelque sorte un poste de douanes.

⁴ Vers la fin de 1940 et courant 1941, des filières d'évasion s'organisèrent en France, avec des relais d'une ville à l'autre jusqu'à la frontière espagnole, et fonctionnèrent de façon efficace.

⁵ Dont le sinistre Carcel Modelo de Barcelone et les non moins célèbres Seminario Viejo de Lerida et Campo de Miranda del Ebro.

⁶ A moins qu'il ne connaisse à Londres une personnalité pouvant lui servir de parrain, en certifiant son identité véritable et sa moralité. Les volontaires venant des USA ou d'AFN étaient soumis au même régime, mais la facilité des liaisons avec leur pays d'origine permettait un contrôle plus rapide et plus sûr.

Les bagages étaient représentés par tout ce qui moralement concernait le malheureux passager clandestin et si tout était scrupuleusement ouvert et efficacement fouillé, tout était franchement et honnêtement déclaré.

Véritable identité — Parents, ascendants, descendants, collatéraux, prénoms de la grand'mère, du cousin, etc., etc., Relations — Diplômes universitaires — Itinéraire suivi — Difficultés et régime des prisons — Péripéties du voyage avec les subterfuges employés — Nom des passeurs aux frontières et éventuellement importance des sommes versées...

Tout cela, bien sûr, afin d'éviter l'infiltration d'agents ennemis se faisant passer pour d'innocents Belges, Norvégiens, Polonais ou Français. Il n'empêche que la sensibilité du voyageur, bien qu'émoussée par toutes les épreuves endurées, était souvent mise à vif, mais grâce à la grande délicatesse des « douaniers », à l'enthousiasme du clandestin enfin arrivé, ces quelques jours à Patriotic School ont en définitive laissé de bien tenaces souvenirs.

De plus, tous ces volontaires FFL comprenaient que les informations qu'ils apportaient serviraient à rendre de futures tentatives d'évasion moins dangereuses et fixeraient les autorités françaises et anglaises sur leurs propres personnes.

Pour le candidat aux missions spéciales arrivait enfin le moment où il allait pouvoir entrer en contact avec un officier de l'Etat-Major particulier du Général de Gaulle, attaché au Bureau Central de Renseignements et d'Action. Au cours de fréquentes conversations au 10 Duke Street⁷, le candidat donnait sur lui-même des renseignements complémentaires, justifiait en quelque sorte son volontariat aux missions spéciales, et un climat de confiance s'établissait de part et d'autre. Le BCRA brossait de son côté un tableau réaliste des épreuves qui attendaient le volontaire, le mettait au courant de l'isolement auquel il allait être soumis pendant plusieurs mois... enfin on y voyait clair... et l'acceptation devenait définitive.

C'était définitif, le candidat était accepté, sous réserve quand même qu'il satisfasse à de préliminaires épreuves physiques et de réactions instinctives auxquelles pendant trois jours des instructeurs spécialistes anglais allaient soumettre le « privilégié ». Du résultat de ces épreuves dépendait la réelle formation qui durerait quatre mois avant le parachutage en France.

Sélection et affectation

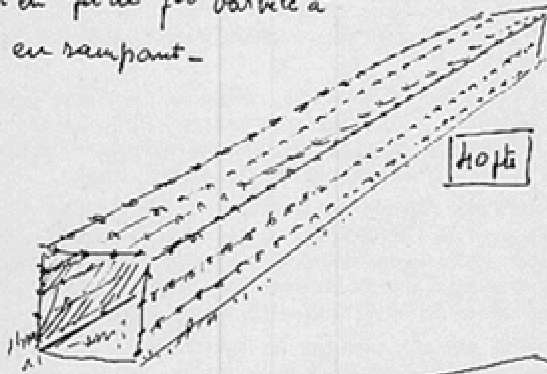
Trois jours, exactement trois fois vingt-quatre heures, dans une maison entourée d'un parc clos de murs et très, très vaste, l'ensemble tenant de l'asile de Charenton et d'un repaire de Descamisados ! Un genre de cirque où les tests les plus inattendus susciteraient les réactions les plus diverses et en tout cas instinctives. Tests physiques, intellectuels, de savoir-faire, de savoir-vivre, de connaissance des armes, de mémoire visuelle, de rapidité dans les décisions à prendre etc., etc., tout ceci, souvent après avoir pris quelques verres de whisky insidieusement offerts... une maison de fous... peut-être, mais quel crible !

Au cours d'un de ces stages, au début de 1943, cinq élèves sur trente furent retenus.

Tout au début de la première journée, avec un minimum d'explications, et en tout cas sans aucune préparation, une série d'obstacles à passer était, dans le décor bucolique du parc entourant la maison, proposée aux stagiaires ahuris. Il s'agissait en un temps limité, le même pour tous bien entendu, de totaliser un maximum de points. Chaque obstacle portait, bien visible, une pancarte avec le nombre de points accordés pour son franchissement. Cela allait de 0 à 100 suivant la nature de l'obstacle.

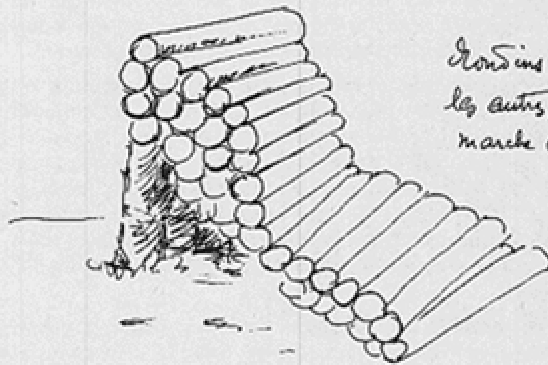
⁷ Duke Street, maison d'apparence anodine, au centre de Londres, où siégeait le Général de Gaulle et son Etat-Major particulier, chargé des missions spéciales.

Tunnel en fil de fer barbelé à
traverser en rampant.



10pts

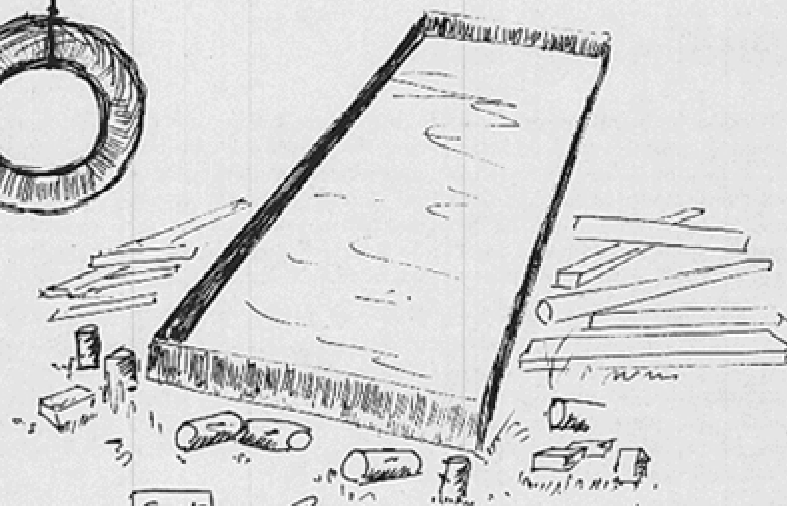
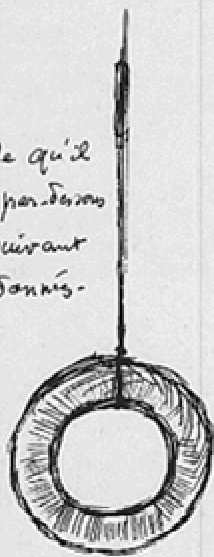
Rondsins mis les uns sur
les autres, sur lesquels la
marche devenait un exploit.



25pts

Roue espigle qu'il
fallait passer par-dessus
ou traverser suivant
les indications données.

15pts



50pts

Bassin support rempli d'eau qu'il fallait
traverser avec les moyens trouvés sur place.

Pendant le parcours, chaque élève était suivi, surveillé et noté par un officier non seulement sur la réussite du passage mais aussi sur sa résistance et sur son comportement pendant l'exécution des différentes épreuves proposées :

- tir instinctif sur silhouettes mobiles,
- saut de Tarzan,
- labyrinthe mal fléché,
- roue espiègle,
- passage d'un bassin contenant de l'acide (du moins il fallait tacitement l'admettre), et tellement d'autres...

Sur proposition des instructeurs « analystes », le BCRA, en faisant intervenir d'autres critères, orientait alors vers des stages de formation spécialisée les quelques rescapés de ce crible aux mailles très très sélectives et surprenantes.

On ne soupçonne pas tout l'enseignement qu'apportaient au stagiaire ces épreuves physiques et ces tests intellectuels. Il prenait réellement conscience de ses propres possibilités et c'était très important⁸

Ces stages de formation différaient, cela va de soi, suivant la mission qui allait être confiée à un :

- Délégué Militaire,
- Chef de Section Atterrissage et Parachutage,
- Radio-opérateur,
- Agent de liaison,
- Instructeur de sabotage.

Le brevet de parachutiste

Avoir rejoint l'Angleterre et les Forces Françaises Libres en utilisant, bon gré mal gré, divers moyens plus ou moins orthodoxes, avoir entre-temps goûté de la détention en Espagne était une chose...

Revenir en France et y prendre sa place au sein des Réseaux Action, en se faufilant entre les mailles du dispositif policier et répressif de l'occupant et du gouvernement de Vichy en était une autre...

Plus souple d'emploi que l'atterrissage, le parachutage était le moyen privilégié de se retrouver à même le sol du pays. Cela supposait un minimum d'entraînement et l'obtention consécutive du brevet de parachutiste.

Le stage prévu à cet effet comportait d'une part un entraînement au sol et d'autre part un total de cinq sauts... le sixième étant le saut opérationnel consacrant l'homme et sa mission.

L'entraînement au sol comportait notamment :

- des mouvements d'accoutumance au harnachement du parachute à ouverture commandée ou automatique,
- quelques exercices du haut d'une tour, plate-forme à quinze mètres environ du sol et assez semblable à la plate-forme de saut réel à venir. Le jeu consistait à se jeter dans le vide ; grâce à un système de freins compensatoires, (machine d'Atwood), la vitesse d'arrivée au sol ressemblait assez à celle de la réalité,
- nombreuses sorties d'une maquette d'avion grandeur nature.

⁸ Cela est tellement vrai qu'après la guerre jusqu'à l'heure actuelle certaines formations de parachutistes ou d'unités spéciales ont adopté pour leurs champs de tir et leurs parcours du combattant les mêmes obstacles de cette maison de fous et plusieurs mêmes tests. Ce sont d'ailleurs deux anciens instructeurs de sabotage des Réseaux Action de la France Combattante, Chaumien et Obadia, qui ont participé, lors de la création du Ile Bataillon de Choc, à la réalisation du parcours du combattant que cette unité utilise encore.

Les cinq sauts réglementaires étaient les suivants :

- un saut de ballon captif,
- quatre sauts d'avion, un de nuit et trois de jour.

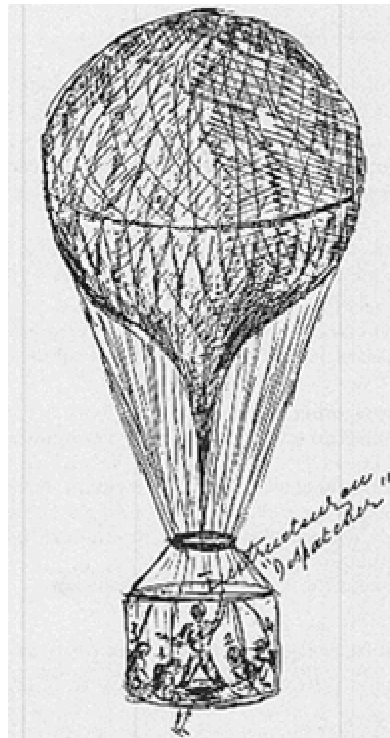
Sous une forme anecdotique, mais généralement prise par les stagiaires comme un aimable divertissement, l'instructeur parachutiste évoquait la susceptibilité des jeunes anglaises, affectées au pliage des parachutes, qui n'admettaient pas que l'on puisse mettre en doute le sérieux avec lequel elles accomplissaient leur tâche.

C'est ainsi, ajoutait-il du même ton détaché, qu'il leur était accordé de donner à quiconque avait refusé de sauter et donc de leur faire confiance, la preuve que le parachute avait bel et bien été convenablement plié. Cela se passait de la manière suivante :

Le stagiaire n'ayant pas sauté, par méfiance ou pour toute autre raison, était à sa descente de l'avion, conduit, bien entendu encore tout harnaché, devant la jeune personne que désignait le numéro du parachute et qui l'avait préparé, ceci en se frayant un passage entre une haie d'une soixantaine de jolis visages très légèrement souriants. La préposée tirait alors de deux doigts la sangle qui commandait l'ouverture du parachute. Celui-ci se déroulait normalement donnant la preuve d'un travail consciencieux.

On ne connaît pas de membre de l'Amicale Action ayant subi le désagrément d'une telle épreuve.

Le saut du ballon captif était assez impressionnant : les stagiaires, entassés dans cette nacelle branlante, s'élevaient à une hauteur d'environ deux cent mètres (sept cent pieds), dans un silence inattendu et quelque peu éprouvant.



Inconfortablement installés, les cuisses cisailées par les suspentes qui, cette fois, les reliaient à un vrai parachute, s'essayant, mi-figue mi-raisin, à de lourdes plaisanteries, qui tombaient dans le vide, ils n'attendaient au fond, courageusement ou pas, qu'une seule chose : entendre chacun à son tour le commandement libérateur de leur tension : GO !

La commande automatique ayant libéré la voilure, pendus au bout des « static lines », les stagiaires descendaient par de larges mouvements de balançoire, très attentifs aux conseils qui leur parvenaient du sol, hurlés par l'instructeur dans un haut-parleur : « pieds joints, menton rentré », et enfin « tirez sur les suspentes pour l'arrivée au sol ».

Tout le monde sacrifiait alors à la tradition : la tasse de thé devant laquelle s'échangeaient mille joyeuses observations sur ce « premier saut ».

Stages terminés, brevet de parachutiste conquis, c'était enfin le retour à Londres, puis l'octroi d'une mission, la mise au point de ses détails et l'attente d'une date propice pour le parachutage en France.

Entre-temps, il avait fallu établir de faux papiers d'identité, préparer l'habillement et fabriquer un clandestin capable d'affronter un contrôle quelconque d'identité.

C'était aussi la fixation des messages personnels d'alerte, de la phrase « allusion » pour le codage des câbles et l'information sur les autres camarades chargés de mission dans la même région.

Tout était donc fin prêt et le dîner d'au revoir nous réunissait au centre de Beaulieu avec quelques instructeurs et l'officier de liaison du BCRA.

Dernières consignes, énième vérification de ce que contenaient les poches du partant, et le tout petit instant plus ou moins solennel, ressenti différemment par les uns et par les autres : celui où le commandant du centre remettait à chacun la pilule de cyanure, cette pilule que l'on cachait n'importe où sur soi, et même dans la bouche, et qui, si on la croquait, était mortelle en quelques secondes... émouvant...

Enfin, pour le parachutiste harnaché et fin prêt, c'était l'embarquement, le survol des côtes françaises avec accompagnement de DCA allemande, la recherche du terrain, l'échange des signaux de sécurité en morse, l'apparition des lumières, et le largage... quand tout se passait bien,... ou le retour au bercail si quelque chose avait accroché.

Il a fallu dans certains cas attendre la troisième tentative pour réussir une opération de débarquement au large des côtes ou de parachutage.

Pour le parachutiste qui descendait doucement vers la terre de France, il était incontestablement difficile d'avoir en quoique ce soit une certitude absolue d'efficacité, et pourtant, le stage, la préparation technique intensive, l'entraînement physique rigoureux... rien n'avait été ignoré ou laissé au hasard, recherches méticuleuses de tous les problèmes, dans tous les domaines, et même révision et remise en cause de certaines idées qui paraissaient pourtant intouchables. Tout avait été ingurgité de A à Z.

D'où venait alors cette crispation, cette anxiété, cette interrogation sournoise au moment de s'engager dans l'action ? En fin de compte n'existait-il pas des impondérables, des éléments imprévisibles qui pouvaient ou pourraient faire basculer cette extraordinaire confiance qui avait été inculquée au chargé de mission Action ?

La réponse à cette interrogation, à cette angoisse, à ces doutes, venait vite, éclatante, définitive, indiscutable : balayés les impondérables, effacés les doutes. La foi, l'enthousiasme, le bien-fondé de la confiance, la certitude de l'invulnérabilité étaient en lui. Rien désormais ni personne ne saurait l'ébranler car la foi dans sa mission était, avec la qualité de sa préparation, l'élément moteur de son action.

Désormais une seule pensée, un seul mot d'ordre : en avant.

Ainsi devenait-on membre des Réseaux Action de la France Combattante.

La Section Action/Mission

Croissance et disparition — 1942-1943

En janvier 1942 le SR se transforma en « Bureau Central de Renseignements et d'Action Militaire », BCRAM. A ses trois principales sections — « R » (capitaine Manuel), « A » (capitaine Bienvenue), « CE » (Lieutenant Wybot, récemment arrivé de France) — s'ajouta en mars la « section Etude et Coordination » (A/EC) dont le commandant Saint-Jacques prit la tête peu après son deuxième retour de France. Ma section prit alors la dénomination de « section Action/Mission » (A/M), correspondant en fait au travail qu'elle effectuait depuis sa création. En octobre de la même année le BCRAM devint plus simplement le « Bureau Central de Renseignements et d'Action » (BCRA) en accueillant dans son sein une « section Non Militaire » (NM), dirigée par le commandant Vallon, assisté du capitaine Bingen ; elle devait mettre en œuvre les directives politiques du Commissariat National à l'Intérieur. Bien entendu le BCRA restait placé sous le commandement du lieutenant-colonel Passy, assisté de deux adjoints, le commandant Manuel et le commandant Pierre Brossolette, revenu récemment à Londres de France. La section « R » passait sous les ordres du lieutenant Mella. En mars nos services avaient emménagé dans un petit immeuble d'une trentaine de pièces au 10 Duke Street. Une excellente coopération ne fut pas difficile à établir entre les sections « A/M » et « NM » grâce à la cordiale amitié entre Bingen et moi-même. De même avec « A/EC », Saint-Jacques étant un camarade de Norvège et des premiers jours de la France Libre ; je partageais d'ailleurs avec lui un petit appartement qui sera partiellement détruit lors d'un bombardement par « V.I » au printemps 1944.

Bien que, toutes proportions gardées, nos services se soient largement développés depuis juin 1940, leurs moyens restaient — et le resteront jusqu'à la libération de la France — beaucoup trop faibles en comparaison de l'immense tâche à accomplir. Ce fut particulièrement le cas pour la section A/M qui avait la lourde responsabilité d'assurer d'efficaces liaisons entre la France Libre et, progressivement, par l'intermédiaire de Rex et de nos agents « Action », la presque totalité de la Résistance. Sans revenir sur le manque de personnel dont souffrit toujours la France Libre, les moyens matériels mis à notre disposition par nos partenaires britanniques restaient nettement insuffisants. Leurs propres besoins dépassant généralement les moyens disponibles, il leur était souvent difficile de répondre à nos demandes. Mais nous nous heurtâmes quelquefois à une certaine réticence de leur part lorsque leur conception de la lutte contre l'ennemi en France ne leur semblait pas s'accorder avec la nôtre. Il ne faut pas oublier l'existence de la « F Section ». Cette réticence sera particulièrement vive et gênante lors des périodes de tension frisant la rupture entre le Général de Gaulle et les gouvernements britanniques et des Etats-Unis (affaires de Syrie et Madagascar, situation créée par le débarquement américain en Afrique du Nord, par exemple).

Les contacts directs avec les services compétents, la RAF pour les opérations aériennes, la centrale de réception et d'émission pour les liaisons radio et, même, jusqu'à un certain point, les centres d'entraînement des agents, nous étaient pratiquement interdits. Il fallait bien admettre les explications de SOE transmises par la « RF Section » à la tête de laquelle fut placé, début août 1942, le lieutenant-colonel Hutchison. Le capitaine Piquet-Wicks en devint l'adjoint ainsi que le squadron leader Yco Thomas, parfaitement bilingue et vieux parisien.

L'année 1942 fut, hélas, marquée par l'échec de la plupart des premières missions péniblement montées par la section A/M depuis juin 1941. Parmi les volontaires qui les accomplirent je citerai particulièrement le lieutenant Labit qui, au cours de sa deuxième mission, tomba aux mains des allemands et se suicida, le capitaine Georges Weil qui, parachuté fin mai, fut presque immédiatement pris et porté disparu (il s'est vraisemblablement suicidé), Bourdat qui, ayant rejoint Laverdet fin janvier, fut tué en juillet, le groupe Laverdet étant décimé ; enfin, les deux frères Le Tac, après leur retour en Bretagne par une opération maritime fin janvier, furent presque immédiatement arrêtés et déportés.

Cette année 1942 vit, par contre, la formation, malgré de nombreuses difficultés à surmonter, de ce que j'appellerai l'« équipe Rex » constituée de volontaires de la France Libre partis de Londres ou recrutés sur place. Fut également établie définitivement la liaison avec les mouvements de résistance, particulièrement « Combat », « Libération » et « Franc-Tireur ». D'autre part Tom, le sous-lieutenant Tupet, réussissait la première opération d'atterrissage de la section A/M fin février ; elle permit de ramener à Londres le capitaine Fourcaud. Fin avril, Tom monta avec succès une deuxième opération d'atterrissage. D'autre part, une équipe de trois saboteurs, de Graven, Gauden, Bhodaine, fut parachutée dans la nature en région parisienne pour saboter l'émetteur de Radio-Paris, installé près de Melun ; elle ne réussit toutefois qu'à le mettre hors d'usage pour quinze jours et revint en Angleterre quelques mois plus tard par l'Espagne : cette opération, montée à la demande de SOE, fut baptisée du nom de code anglais Pilchard.

Par le premier contact radio, enfin établi début mars par Monjaret Sif W, Rex nous annonça le départ le 1er mars de son premier courrier, acheminé via la Suisse ; SOE ne nous le remit que le 7 avril. Un deuxième courrier, parti début avril, ne nous parvint que mi-mai, et le troisième, daté du 7 mai, n'arriva que le 29 juin.

A peine établie la liaison radio fut interrompue et ne reprit que mi-avril grâce à la récupération par Fassin Sif du poste laissé en France par Forman Dok. Rex nous informa alors du départ, par une opération maritime montée par un agent de la « F Section » sur la côte méditerranéenne, d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, chef du mouvement « Libération ». SOE ne nous en avait pas averti. Il arriva à Londres mi-mai et repartit courant juillet, également par une opération maritime. Pendant son séjour, mais après plusieurs faux départs, dûs au mauvais temps, l'équipe devant assurer la liaison avec « Libération » — Kim, sous-lieutenant Schmidt, et Brault Kim W, radio — fut parachutée le 3 juin avec réception par Sif ; avec elle un radio destiné à Morandat Léo, du matériel et du courrier. Le contact radio avec Kim fut établi mi-juin. Après également plusieurs faux départs, toujours à cause du mauvais temps, une équipe — Pal, sous-lieutenant Ayrat, et son radio François Briant Pal W — destinée au « Mouvement Libération ZO », fut finalement réceptionnée par Kim le 25 juillet. Par la même opération était parachuté Daniel Cordier Bip W, qui devait être affecté auprès de Georges Bidault lequel, en liaison avec Rex, avait créé un « Bureau d'Information et de Press » (BIP). En fait Rex fit de Cordier le chef de son secrétariat. Par la même opération furent également envoyés du matériel, des fonds et du courrier.

L'insuffisance des liaisons radio, leur mauvaise qualité due à la déficience de la centrale radio de SOE, récemment créée, et le mauvais temps empêchèrent la réalisation de plusieurs tentatives d'une opération d'atterrissage devant permettre à Frenay, chef du mouvement « Combat », et Emmanuel d'Astier de la Vigerie, chef du mouvement « Libération », de venir à Londres pendant la période de lune de fin août-début septembre. Ils arrivèrent à Londres fin septembre, enlevés par une opération maritime dans la nuit du 17 septembre près de Cassis. A la suite d'un départ manqué par voie maritime

près d'Anthéor dans la nuit du 3 octobre, Rex et Jean-Pierre Levy, chef du mouvement « Franc-Tireur », renoncèrent à venir à Londres, craignant de n'y arriver qu'après le départ de Frenay et d'Astier. Ceux-ci, cependant, après trois annulations fin octobre — mauvais temps et mauvaises liaisons radio — ne purent repartir que dans la nuit du 17 novembre, par une opération d'atterrissage montée par Sif ; le Lysander ramena Léo en Angleterre et y amena le général d'Astier, frère d'Emmanuel.

Une opération maritime put, par contre, déposer sur la côte méditerranéenne, mi-octobre, le capitaine Pierre Julitte. Ayant déjà effectué, de mai 1941 à février 1942, une mission pour améliorer les transmissions radio du réseau de renseignements de Remy, il était en instance de départ depuis juillet, pour créer en zone libre une petite centrale radio permettant, avec un réseau de boîtes aux lettres, de rendre plus efficaces les liaisons entre la France et nous. Cette mission fut interrompue en mai 1943 par l'arrestation de Julitte Erg qui fut déporté.

Au cours de la dernière période de 1942, sur une vingtaine d'opérations de parachutage planifiées pour l'envoi de matériels, trois seulement purent être réalisées : l'une, fin juin, pour Sif, une autre début octobre pour Kim, et la troisième de nouveau pour Kim milieu novembre. Par contre, en fin d'année, trois opérations d'atterrissage réussirent. La première montée par Pal dans la nuit du 25 novembre, permit de faire sortir de France le colonel de Linarès, bras droit du général Giraud, accompagné d'un de ses officiers ; tous deux, après un court séjour à Londres, rejoignirent leur chef à Alger. Par cette opération, furent envoyés à Rex un instructeur radio, Nestor, et des postes. La deuxième, organisée par Frit, emmena, dans la nuit du 17 décembre, le radio d'Erg, un instructeur de sabotage, le courrier pour Rex et deux « batteries », soit six postes radio ; elle amena en Angleterre un officier supérieur de l'armée de l'air et un ingénieur des Mines. Enfin la troisième, assurée par Sol, nouveau nom de code de Tir, dans la nuit du 22 décembre, permit de lui envoyer un adjoint, à la fois organisateur et radio, et également de faire venir à Londres Pierre Queuille (Mangazol) et Guy Chaumet (Charral) qui avaient travaillé dans le réseau de Cip (Lancement). Ils devinrent pendant quelque temps mes collaborateurs à la section A/M.

Tous deux étaient des camarades de résistance en Auvergne du capitaine Severi (Fred Scamaroni) qui venait de partir pour la Corse où, acheminé par sous-marin, il débarqua le 7 janvier 1943. Engagé dans la France Libre dès juillet 1940, ce jeune officier observateur de réserve dans l'armée de l'air, avait été fait prisonnier lors de l'« expédition de Dakar », incarcéré au Sénégal, puis en France, et « pardonné » fin 1940. Fonctionnaire, on lui donna un petit emploi à Vichy. Fin 1941 il put revenir à Londres par l'opération maritime montée par Joel Le Tac, Joe. Severi devint mon second à la section A/M, mais ayant posé les bases d'un réseau en Corse où il avait pu se rendre pendant son séjour en France, il voulait à tout prix repartir en mission dans son île natale. Il finit par obtenir gain de cause. Malheureusement, début mars 1943, son groupe fut décimé et, trahi par son radio que l'OVRA obligea de reprendre contact avec nous puis fusilla, Severi, nom de code Pot, fut emprisonné et se suicida.

La section A/M n'eut pas à s'occuper de la mission du commandant Manuel Pallas, car elle fut montée par la section R. Elle avait en effet pour but essentiel la réorganisation de nos réseaux de renseignement et également de les amener à ne plus s'occuper de l'« Action ». Je dois néanmoins la mentionner en raison des contacts que Pallas eut en France avec Rex et les organisations de résistance. Manuel partit le 22 novembre 1942 et, après plusieurs tentatives manquées, rentra à Londres le 27 février 1943 par une opération de Lysander qui déposa en France le commandant Pierre Brossolette Brumaire. Celui-ci fut rejoint par le colonel Passy, accompagné du Squadron leader Yeo Thomas (mission Archebuse). Ils furent parachutés le 27 février 1943 et Pussy revint à Londres le 16 avril.

Pendant le séjour de Frenay et d'Astier en Angleterre, les Américains débarquèrent en Afrique du Nord le 8 novembre 1942. Les Allemands et les Italiens occupèrent le 11 novembre la zone dite libre, ce qui n'allait pas faciliter nos liaisons, déjà pas tellement brillantes.

En cette fin d'année 1942 fut créé, sous la présidence de Rex, le « Comité de coordination » des mouvements de résistance et il fut décidé de centraliser toutes les opérations aériennes et maritimes. A la tête du SOAM (Service des Opérations Aériennes et Maritimes) fut placé Sif, assisté de Kim et de Frit. Les mouvements devaient leur fournir le personnel nécessaire au montage des opérations. Fin avril 1943 cet organisme deviendra le COPA (Centre d'Opérations de Parachutage et d'Atterrissage), d'abord dirigé par Sif puis par Luc, le lieutenant Larat, qui partit fin mars 1943 pour la France. Larat qui avait été un des plus dévoués de mes rares adjoints, sera arrêté en même temps que Rex et mourra en déportation. Fassin fut tué avant la libération.

Au cours des premiers mois de 1943, les liaisons radio restèrent déficientes en raison, d'une part, du nombre restreint de nos volontaires « opérateurs radio » dont, trop souvent, SOE prolongeait indûment les stages. Il ne faut pas oublier, d'autre part, l'encombrement, le poids et la fragilité des postes de l'époque, et les conditions extrêmement périlleuses dans lesquelles les radios devaient travailler. Sur la dizaine de l'équipe de Rex, un fut abattu par la Gestapo et cinq furent déportés. De plus, la centrale radio de SOE, si pointilleuse pour accepter des opérateurs formés en France, n'avait pas un personnel possédant les hautes qualifications techniques nécessaires. Enfin, les horaires imposés pour les « vacations » manquaient de souplesse et se révélèrent souvent très difficiles à appliquer sur le terrain. Après nos nombreuses protestations mais surtout les demandes faites personnellement aux plus hautes autorités britanniques par Rex pendant son séjour à Londres, nous pûmes, peu à peu, constater une assez nette amélioration, en particulier dans la fourniture des postes radio, plus nombreux, de meilleure qualité et moins encombrants.

Rex, accompagné de Vidal, le général Delestraint, qui avait été nommé par le Général de Gaulle chef de l'« Armée Secrète », était arrivé en Angleterre dans la nuit du 13 février par une opération de Lysander, qui ramena en France Manhes Frédéric, son adjoint pour la zone occupée. Celui-ci fut malheureusement arrêté dans les premiers jours de mars. Bien que Rex ait été presque entièrement accaparé par ses entretiens aux plus hauts niveaux, je pus lui préciser les principaux obstacles que la section A/M avait à surmonter, principalement pour obtenir le nombre d'opérations aériennes nécessaires et de meilleures liaisons radio.

La vingtaine d'opérations de parachutage planifiées en décembre 1942 avaient toutes été annulées à cause du mauvais temps. En janvier 1943, sur trente-cinq envisagées, treize furent effectuées. Sur quatre opérations de Lysander, une seule réussit, celle par laquelle Frédéric était arrivé, mais que Rex n'avait pu utiliser faute d'avoir été prévenu à temps, par suite de mauvaises liaisons radio. En février il n'y eut que trois opérations de parachutage sur trente-cinq et une seule d'atterrissage.

Rex voulait repartir avec Vidal avant la fin de la période de lune, mais l'opération de Lysander tentée le 28 février les ramena en Angleterre, et ils durent attendre le 19 mars pour une nouvelle tentative qui, cette fois, réussit. Rex, maintenant Commissaire National en mission et Compagnon de la Libération, trouva le temps de passer à mon bureau pour me dire au revoir. De ces brèves minutes j'ai gardé gravés dans ma mémoire ces quelques mots : « Merci pour votre bon travail, ne l'abandonnez pas, j'ai besoin de vous ici ». Je le lui promis. Nous nous serrâmes la main et il disparut.

Malgré les assurances données à Rex et Vidal, et une augmentation sensible des moyens mis à la disposition de SOE, nos liaisons aériennes, quoiqu'un peu plus nombreuses, restèrent loin d'être satisfaisantes au cours des mois qui suivirent. Fin 1942, SOE pouvait utiliser deux escadrilles, toujours basées à Tempsford : la première le 138 Squadron avait une quinzaine d'Halifax, plus modernes et plus puissants que les Whitley qui ne servaient plus qu'à l'entraînement des agents ; la seconde le 161 Squadron possédait cinq Halifax, six Lysander et un Hudson. Ce dernier type d'avion, bimoteur, pouvait transporter une dizaine de personnes.

A l'exception de celle qui emmena Rex et Vidal, aucune autre opération de Lysander ne put être montée pendant la période de lune de mars 1943. Quant aux opérations de parachutage,

quarante-trois furent programmées pour rattraper le retard, mais douze seulement tentées et cinq réussies. Sur les sept manquées, trois avions avaient dû faire demi-tour à cause du mauvais temps, un n'avait pu décoller et les deux autres n'avaient pu larguer leurs containers.

En avril, vingt-et-une opérations de parachutage réussies — huit en zone Sud et treize en zone Nord — sur environ soixante-dix planifiées. Une opération double de Lysander ainsi que, pour la première fois, une opération de Hudson, furent tentées avec succès ; elles permirent d'amener en Angleterre une douzaine de personnes : Emmanuel d'Astier de la Vigerie, chef de « Libération », Jean-Pierre Levy, chef de « Franc-Tireur », Henri Queuille, ancien ministre, et plusieurs agents brûlés en France.

En mai, trente-neuf opérations de parachutage réussies — trente en zone Nord et neuf en zone Sud, ainsi qu'une opération de Hudson ramenant huit personnes.

En juin, vingt-deux opérations de parachutage faites avec succès ainsi qu'une opération de Hudson qui amena en Angleterre sept personnes dont Frenay, chef de « Combat », que d'Astier et J.-P. Levy attendaient avant de repartir pour la France, Médéric, chef de « Ceux de la Libération », un mouvement de zone Nord, et Sif, alors chef du COPA en zone Sud. Par cette opération partit le capitaine Bouchinet-Serreules Sophie, mis à la disposition de Rex. Une opération de Lysander permit de ramener Pal, chef du COPA, zone Nord.

Les efforts de Rex pour unifier la Résistance finirent par aboutir à la constitution, début mai 1943, du « Conseil National de la Résistance » qui se réunit pour la première fois le 27 mai 1943. Malheureusement, très peu de temps après, le général Delestraint était arrêté le 9 juin à Paris — il mourra en déportation — et, à son tour Jean Moulin tombait à Lyon dans les mains de la Gestapo.

Je n'eus personnellement connaissance des conséquences de ces dramatiques événements que quelques mois plus tard. Courant juin ma santé flancha et, début juillet, je fus expédié d'urgence dans un hôpital-sanatorium militaire dans l'île de Wight, à la stricte discipline, et obligé d'y rester jusqu'à la fin de l'année 1943.

Coupé de mes camarades du BCRA pendant six mois, je découvris à mon retour à Londres la fusion effectuée, non sans peine, entre nos services et ceux des « professionnels » réapparus à Alger sous les ordres du général Giraud. Elle avait abouti à la création de la DGSS (Direction Générale des Services Spéciaux) ayant à sa tête Jacques Soustelle, assisté du colonel Passy, et deux organes d'exécution : le « BCRA, Londres » avec le lieutenant-colonel Manuel, et le « BCRA, Alger » avec André Pelabon, ingénieur en chef du Génie Maritime, qui nous avait rejoint à Londres en juin 1942. Ma section A/M, placée pendant mon absence sous les ordres du commandant Rewez (Jacques Robert), venait de disparaître, fondue dans un « bloc opérationnel » à la tête duquel était le commandant Saint-Jacques, assisté du commandant Lejeune, venu d'Alger.

Après environ trois mois de collaboration avec eux, je quittai définitivement l'« Action », pour épauler le lieutenant-colonel Roulier Remy, qui lançait alors le « Plan Sussex », petites équipes de renseignements, composées de deux ou trois volontaires, devant opérer derrière les lignes ennemies et communiquant par radiophonie avec des avions survolant leur zone d'opération. Enfin, le 3 juillet 1944 — un peu plus de quatre ans après mon départ de Brest — je débarquai en Normandie, formant avec un officier de MI 6, le major Dick Harrison, une équipe de renseignements mise à la disposition de la 1ère Armée britannique avec laquelle nous fîmes campagne jusqu'à fin août 1944. Coïncidence, en même temps que moi, débarquait le commandant Saint-Jacques, également mis à la disposition de la 1ère Armée britannique mais pour des opérations « Action ».

Je ne peux évoquer ces souvenirs déjà lointains sans rendre un hommage très sincère et ému à tous les volontaires de la « France Combattante », venus de Londres ou recrutés en France, qui, en quelque capacité que ce fut, participèrent avec enthousiasme, obstination, courage et abnégation

à la résistance clandestine contre l'ennemi. Je m'incline particulièrement devant ceux, trop nombreux hélas, qui sacrifièrent leur vie, souvent dans d'atroces souffrances. Que ce bref récit contribue à faire reconnaître leur participation exceptionnelle à la libération de notre pays.

Raymond LAGIER (Capitaine
Bienvenue)
Médaille de la Résistance

Nota : Je dois préciser au lecteur que je n'ai pu écrire ce bref historique de la section A/M du BCRA qu'en me reportant aux documents d'archives rassemblés depuis huit ans par Daniel Cordier pour son livre « Jean Moulin, l'inconnu du Panthéon » qui paraîtra en 1987.

Je l'en remercie.



Mémorial de la France Combattante au Mont Valérien - Haut-relief Action.

Départ en mission

Tous ceux qui de 1940 à 1944 n'ont pas vécu les retours d'Angleterre en France peuvent s'imaginer que les événements du jour de départ nous ont marqués au point de nous en souvenir avec précision.

Il n'en est rien. Cette journée principalement consacrée à des détails d'intendance, échange de vêtements militaires contre vêtements civils, etc., ne présentait rien d'inattendu : seule peut-être la remise de la pilule de cyanure à Dorset Square n'avait pas été sans provoquer quelques instants de réflexion.

La plupart d'entre nous avaient déjà fait de la résistance, en avaient accepté les risques. Beaucoup, au cours de séjours en prison, avaient eu le temps de voir mûrir leur vocation, et dans leur esprit l'intendance occupait une place secondaire.

Par contre, des amitiés solides s'étaient nouées au BCRA entre hommes ayant également rompu toutes autres attaches ; les adieux se confondirent souvent avec des conversations sur la mission.

Si la journée du départ a laissé peu de trace dans la mémoire quarante ans après, il en est autrement du départ lui-même. Dans la soirée, une voiture nous avait conduits au terrain d'aviation. A l'entrée du terrain un petit manoir, et devant la porte, tel un maître de maison attentif, un officier de la RAF nous attendait. C'était un grand blessé de la bataille d'Angleterre qui nous recevait pour le coup de l'étrier⁹

C'était une image de la vieille Angleterre traditionnelle. Par une réception très simple mais chaleureuse, elle témoignait de l'amitié à des alliés qui lui étaient demeurés fidèles à l'époque où, jusqu'en juin 1941, elle avait dû se battre seule contre Hitler, ses alliés et ses complices. La simplicité et la gentillesse de ce grand mutilé réchauffait les cœurs les plus endurcis, et pouvait rendre modestes ceux qui auraient eu tendance à se prendre pour des héros.

Puis le voyage sans histoire ni émotion dans le « Hudson », piloté par le lieutenant-colonel Hodges, permit à chacun d'entre nous d'être seul avec lui-même, peut-être pour la première fois depuis que nous étions arrivés en Angleterre.

Car d'abord cela avait été la détente après la prison espagnole. Puis l'imprévu, des amitiés nouvelles liées avec des Français du BCRA et avec quelques Anglais. Ce fut une période plus favorable à la distraction qu'au recueillement. Enfin les stages anglais tellement différents de nos vieilles méthodes classiques nous avaient frappés par leur efficacité. Ainsi un jour on avait réuni une dizaine d'entre nous pour porter un gros arbre sur une assez longue distance. Parmi les porteurs il y avait des grands et des petits, ce qui nous avait paru parfaitement irrationnel. Ensuite, on nous en donna le motif : juger notre comportement à la fatigue dans un effort inégal. Au cours d'une mission en effet les coups durs sont inévitables et l'effort à un moment donné est rarement le même pour tous, et pourtant l'esprit d'équipe doit survivre.

Dans l'avion, peut-être influencés par cet officier anglais grand mutilé ou tout simplement sous l'effet du vol vers l'inconnu, les réflexions sur notre mission furent plus graves.

Non pas sur la mission elle-même, qui nous était devenue familière et normale après la formation reçue, mais sur ce que son exécution allait signifier pour notre pays, sur les conséquences qui en découleraient pour la population, tandis que tous nos efforts tendraient à y intensifier la guerre, entraînant à coup sûr une aggravation des représailles et de la violence ennemies.

⁹ Le départ évoqué ici est celui des Délégués Militaires à la lune de septembre 1943.

Comment concilier toutes les pensées contradictoires que cette méditation provoquait ?

Je ne pense pas qu'aucun d'entre nous ait trouvé la réponse lorsque l'avion se posa, et que le comité d'accueil dirigé par un ancien inspecteur de police de Strasbourg nous souhaita la bienvenue et déchargea le volumineux courrier que l'avion avait amené avec nous.

Combien différent était le départ d'un terrain de l'US Air Force. Quand en 1944 le voyage se fit parfois par avion américain, on arrivait directement sur le terrain, au milieu d'une multitude de bombardiers prêts au départ. Tout de suite pris dans la foule, on sentait que pour les officiers américains il n'y avait pas de sentiment particulier à éprouver pour nous. Nous n'étions pas des volontaires venus pour les aider. C'était eux qui de loin venaient à notre secours.

Je le sentis particulièrement un jour où, à la suite d'un départ qui fut un échec, notre retour sur le terrain coïncida avec le retour des escadres de bombardement. Le départ s'était fait en forteresse volante. A côté de nous une deuxième forteresse s'envola pour la même destination.

A la différence des pilotes anglais qui contournaient d'assez loin les emplacements de flak nous nous dirigeâmes tout droit vers notre but en dédaignant la DCA qui ne provoqua d'ailleurs aucun dégât. Quelques heures plus tard, c'était la classique ouverture de la trappe, mais assis au bord du trou l'attente fut longue, jusqu'au moment où, au lieu du « go » attendu, le sergent dit « we go back ». L'autre avion avait percuté le sol ; transformé en torche visible de loin, il interdisait le second parachutage. Ce fut le retour, avec le moral que l'on imagine. Et la réception ne l'améliora tout d'abord pas. Sans un mot ce fut simplement la direction du breakfast, pas de manoir, des planches sur des tréteaux et des bancs pour s'asseoir côte à côte : la cantine en plein air. A la morosité due à l'échec de la nuit s'ajoutait la déception de l'accueil.

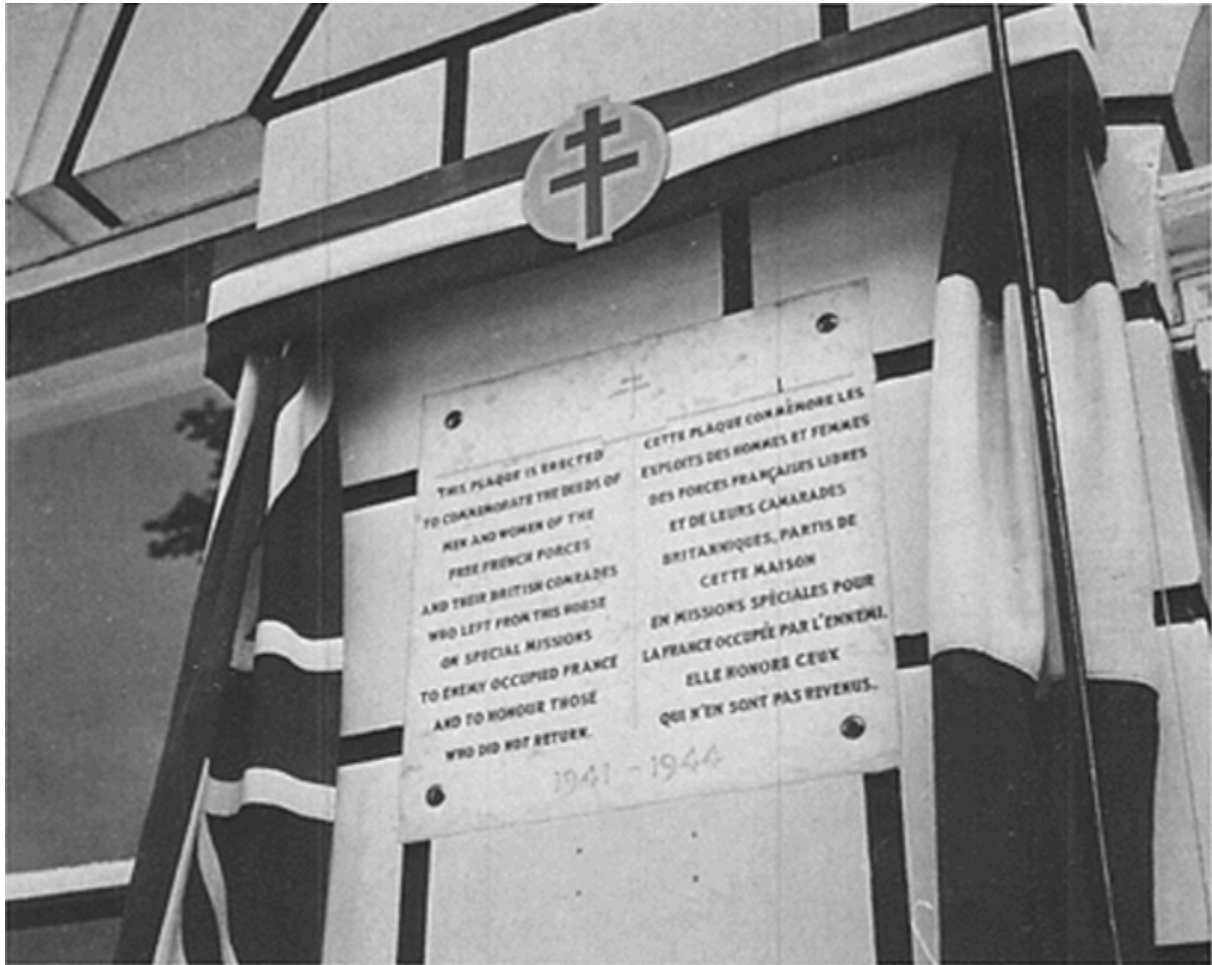
Mais je changeai bientôt d'avis. Je me trouvais par hasard assis à côté du général américain qui avait emmené les bombardiers sur l'Allemagne et dont le retour coïncidait avec le nôtre. Il avait partagé les risques, et maintenant il partageait l'inconfort. Alors je compris la différence entre l'élitisme britannique et la démocratie américaine.

Son accueil fut amical pour le voisin inconnu que j'étais, et la conversation s'engagea entre nous. Si sa présence au milieu de ses hommes nous avait surpris, il était, lui, intéressé par ces hommes en civil qui faisaient une guerre si différente de la sienne. Mon récit de l'avion écrasé l'amena à me parler de leurs pertes. A chaque sortie la flak, la chasse de nuit, importante dès qu'ils abordaient en Allemagne des objectifs protégés, causaient des pertes sévères à leurs formations serrées. Puis au retour combien d'avions endommagés ou à court d'essence se perdaient avec leurs équipages en Mer du Nord.

Ces aspects de la vraie guerre ramènent tout sacrifice individuel à sa mesure. Pour tous ces hommes, du général aux pilotes, les risques étaient identiques, comme l'était la vie sur le terrain.

Quand le soir même, car c'était le dernier jour de la lune, je repartis, je regardai avec d'autres yeux ces hommes venus de loin pour mener notre guerre.

Paul LEISTENSCHNEIDER
CARRE
Compagnon de la Libération



Cette plaque apposée sur la façade du 1 Dorset Square à Londres, a été inaugurée le 15 juin 1957 par Sa Majesté la Reine Mère

« ... C'est de ce seuil que voilà, de cette demeure, que partirent en effet, souvent pour n'en jamais revenir, des hommes et aussi des femmes, tous soldats d'un même idéal, d'un même combat et d'une même victoire... »

... Ce que tant de larmes, tant de sang et tant de peine ont scellé, aucune vicissitude ne saurait le défaire, et l'on ne pourra jamais dissocier l'indivisible communauté forgée par nos Morts... »

Maurice BOURGÈS-MAUNOURY,
Président de l'Amicale Action

« ... Ils étaient tous volontaires... Ils étaient tous des héros. Le courage dont ils ont fait preuve n'était pas le courage ordinaire que pouvait amener l'appui du front de combat. C'était le courage qui devait faire face à la mort et à la torture, seul et dans l'ombre... »

Lord SELBORNE,
Président du Spécial Forces Club



« ... Cette plaque, au cœur de Londres, nous rappellera la foi et l'héroïsme de nos amis des plus mauvais jours, de ceux qui, alors que tout semblait crouler autour de nous, se sont unis dans la foi, l'action et le sacrifice... »

... Ils ont accompli leurs exploits dans le silence : ils ont subi leurs souffrances avec un courage sublime et ils sont morts pour que vive la France. »

Sa Majesté la Reine Mère